

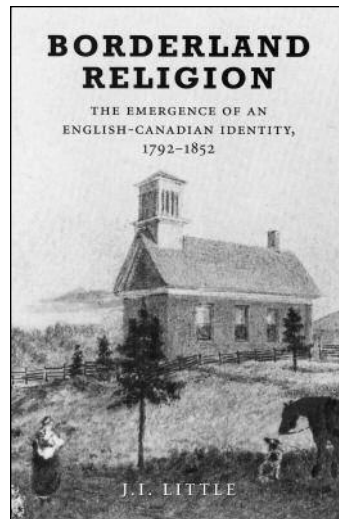
BORDERLAND RELIGION. THE EMERGENCE OF AN ENGLISH-CANADIAN IDENTITY, 1792–1852

by J.I. Little. Toronto / Buffalo / London,
University of Toronto Press, 2004.

Recensé par Guy Laperrière
Université de Sherbrooke

Un maître-livre sur les protestants dans les Cantons-de-l'Est jusqu'en 1852 : voilà comment on pourrait présenter le dernier ouvrage de John (Jack) Little, une brique de 386 pages produite dans toutes les formes de l'art avec, au centre, une série de huit planches, très belles photographies de petites églises protestantes construites entre 1809 et 1855. Cet ouvrage est le fruit d'un travail considérable, dont quelques prémices nous avaient été livrées régulièrement depuis une dizaine d'années, notamment dans cette revue : mémoires d'Ammi Parker (1994), le mouvement de tempérance (1997), la visite pastorale de G.J. Mountain en 1829 (2000), la situation de Sherbrooke (2002), où on voyait déjà bien se profiler la thèse ici développée, sur le rejet du revivalisme (*revivalism*) des sectes américaines au profit de l'Église d'Angleterre (*Church of England*).

Ce livre est tout à fait bienvenu dans le paysage de l'historiographie religieuse du Québec, trop uniformément tournée vers le catholicisme, avec de timides ouvertures vers le protestantisme francophone, le judaïsme ou des sectes plus récentes. Le monde protestant, majoritaire chez les anglophones, reste trop souvent ignoré, sauf dans les statistiques. Le choix des Cantons-de-l'Est comme terrain d'étude, pour la période de 1792, celle de l'ouverture des cantons, à 1852, date retenue à cause du recensement, est particulièrement heureux. Ce



choix nous amène à l'extérieur des villes, dans une région frontalière où l'influence américaine est forte. Et Little veut analyser le type de religion qu'on y trouve. Laquelle l'a emporté sur le plan religieux, l'influence américaine ou l'influence britannique? Oublions le facteur loyaliste, pratiquement absent ici malgré une tenace croyance populaire. Si les colons des Cantons-de-l'Est, venus très majoritairement des États-Unis, et de régions fortement marquées par les sectes radicales (*radical sectarianism*) comme le nord de la Nouvelle-Angleterre, ont apporté avec eux un important héritage puritain et calviniste, on les voit rapidement opter en faveur de religions conservatrices d'origine britannique, notamment l'anglicanisme et le méthodisme. C'est la thèse principale développée dans cet ouvrage. Le titre, *Borderland Religion*, ne renvoie donc pas aux études qui comparent les comportements de part et d'autre de la frontière ("this is not a true borderlands study", xi), mais bien une étude de la religion d'une région-frontière. Les Cantons-de-l'Est sont alors vus comme un *middle ground* où se sont affrontées la culture républicaine et non-conformiste des colons américains et les institutions religieuses conservatrices appuyées par les autorités coloniales britanniques (xii-xiii).

Toute la thèse est bien présentée dans l'introduction, qui se trouve dans la préface et dans le premier chapitre (*Protestant Identity in the Eastern Townships*). L'auteur veut étudier l'identité culturelle canadienne et voir comment la religion l'a façonnée. Et ici, pourrait-on ajouter, on examine également en quoi elle diffère de la religion américaine. De plus, l'auteur voudrait l'étudier d'un point de vue de religion populaire (*popular religion*). La non-participation de ces colons, américains d'origine, lors des rébellions de 1837 n'est-elle pas une preuve d'une transformation de leur mentalité, désormais marquée par le conservatisme de leur « nouvelle » religion? D'après Little, les ministres anglicans et méthodistes ont plus fait pour les attacher à l'Angleterre que les autorités coloniales britanniques. Comment expliquer cela? C'est que les Églises évangéliques de la Nouvelle-Angleterre se sont surtout occupées de répandre leur religion dans leur propre pays (leur frontière était vers l'ouest), alors qu'au Canada, les anglicans et les méthodistes wesleyens (*Wesleyan Methodists*), d'origine britannique, appuyés par leurs sociétés missionnaires, ont voulu « convertir » les colons républicains indisciplinés et leur inculquer des valeurs religieuses et politiques conservatrices.

L'autre grand avantage du livre de Little est qu'il nous permet de nous y retrouver dans tous les groupes confessionnels de cette époque. Il y en a plus d'un, et ils sont présentés ici avec une grande clarté. Le livre est d'abord divisé chronologiquement en deux, la séparation étant

la guerre de 1812, qui a accentué la césure entre Canada et États-Unis. La première partie présente l'ère pionnière, de 1792 à 1815, qui occupe le chapitre 2, tandis que les deux autres parties couvrent les années 1815–1852, en analysant d'abord les initiatives américaines, puis les réponses britanniques. Dans chacun des cas, le plan est le même : on suit les différentes confessions, circuit par circuit, localité par localité, source par source, en ordre chronologique. Toutes les confessions sont traitées, sauf les catholiques (qui ne sont évidemment pas protestants!) et les presbytériens de la Church of Scotland, presque exclusivement centrés sur les Écossais et qui étaient peu nombreux à la période étudiée. Ils ne cadrent donc pas vraiment dans la problématique développée ici.

Un des faits les plus étonnants qu'on apprend en début d'étude est qu'au recensement de 1831, le groupe le plus nombreux en ce qui concerne les religions est celui qui ne déclare aucune religion. C'est 37,2 % de la population, soit 13 432 personnes. Cependant, il faut prendre ce chiffre avec un grain de sel, connaissant les techniques de recensement de l'époque; reconnaissons tout de même qu'il coïncide avec la période de tiédeur religieuse qu'on enregistre à la même époque chez les Canadiens (français), y compris leurs élites. Dans ce cas-ci, Little pense plutôt qu'il s'agit de gens qui hésitaient à s'identifier à une seule confession (on pense aux *union meeting houses*). On a peu de témoignages sur ces gens à l'affiliation religieuse incertaine et l'auteur ouvre sa présentation de l'ère pionnière en nous en présentant un, Joseph Badger, qui a laissé des mémoires.

Vient ensuite, pour cette période 1792–1815, la présentation des différentes confessions. D'abord, celles qui prédominaient aux États-Unis et qu'on pourrait s'attendre à trouver en force chez les pionniers venus de ce pays : **les congrégationalistes** (*Congregationalists*), mal adaptés à de nouveaux territoires; **les baptistes**, qui se développent rapidement après la Révolution, mais se répandent peu, à cause, comme dans le cas des congrégationalistes, du peu d'efforts missionnaires, mais aussi, sans doute, de leur division entre baptistes réguliers (ou calvinistes) et un nouveau groupe anti-calviniste, la *Freewill Baptist Church*, dont la place forte est le Maine, le centre du New Hampshire et le nord du Vermont; **les méthodistes épiscopaliens** (*Episcopal Methodists*), nom qui désigne les méthodistes américains; **les universalistes**, eux aussi anti-calvinistes et qui prônent le salut universel, considérés par les confessions traditionnelles comme la secte la plus dangereuse; **les Quakers**, qui ne font pas de prosélytisme; et finalement, **les anglicans**, pour lesquels la société missionnaire britannique, the Society for the Propagation of the Gospel (SPG),

jouera un rôle fondamental. En 1831, les anglicans forment le groupe religieux le plus nombreux de la région; ils doivent ce succès largement à l'action du missionnaire Charles James Stewart, qui deviendra plus tard évêque de Québec (1826–1837). La guerre de 1812 modifiera la donne de manière durable : c'est à partir de ce moment qu'on peut dire que les *preachers* américains ne traverseront plus la frontière et se dirigeront plutôt vers l'Ouest : les sociétés conservatrices britanniques rempliront le vacuum.

Les années 1815–1852

Les années 1815 à 1852 sont présentées confession par confession, d'abord les américaines, puis les britanniques. L'auteur veut avant tout nous présenter la religion telle que vécue par les gens, ce qu'il appelle la *religion populaire*, concept très à la mode dans l'historiographie francophone des années 1970, mais aujourd'hui très déconsidéré en France, à cause de son l'ambiguïté. Pour cela, Jack Little a lu d'innombrables sources. Rien ne lui a échappé. Sa bibliographie, merveille de concision et de précision, en témoigne éloquemment. Des archives congrégationalistes (United Church) et des archives anglicanes, toutes deux au Centre de recherche des Cantons de l'Est (Université Bishop's), aux archives méthodistes (United Church aussi) de l'Université Victoria à Toronto, en passant par les archives baptistes de McMaster ou par les archives anglicanes de Montréal, sans oublier certaines archives paroissiales, tout a été ratissé. On reste sidéré par tant de travail... Plusieurs sources imprimées, plus de 25 journaux, ainsi qu'un nombre considérable d'études, notamment sur les religions américaines, sont parfaitement assimilées et nous sont resservies en un festin bien apprêté et pas du tout indigeste. Malgré tout cet effort et sans doute à cause du plan par confessions – mais pouvait-on faire autrement? –, on garde toutefois l'impression d'une histoire plutôt traditionnelle, précisément à cause de recours constant aux différentes confessions.

Doit-on présenter ici toutes ces confessions? Ce serait long. Essayons de faire plus bref, sans sacrifier cependant complètement ce tableau si complet et si instructif. Le plan va de celles qui ont le moins réussi à celles qui ont le mieux réussi.

La deuxième partie de l'ouvrage est consacrée aux initiatives des **confessions américaines** à partir de 1815, en quatre chapitres. Les **congrégationalistes** occupent le premier. Ils sont perdants à tous les chapitres : ils n'ont ni la vigueur de la tradition radicale revivaliste des autres confessions américaines, ni l'appui extérieur solide que reçoivent les wesleyens et les anglicans. Ils sont établis surtout à Stanstead,

Shipton (Ammi Parker) et Granby-Sheffield. Little conclut qu'ils n'ont pas pris racine dans les Cantons-de-l'Est. Viennent ensuite **les baptistes**, divisés entre *Regular Baptists* et *Freewill Baptists*. Ce sont ces derniers qui auront le plus de succès. Cette religion prévoit des rencontres mensuelles avec surveillance mutuelle des membres. Il y faut donc beaucoup d'engagement; Stanstead et Compton y sont bien représentées. Mais il y a aussi beaucoup de dissensions dans cette branche évangélique qui reste intensément « locale », ce qui peut expliquer son faible succès.

Après un chapitre qui regroupe les plus petites sectes (**Pilgrims, Quakers, Universalists, Christian Brethren et Protestant Methodists and New Connection Methodists**), toutes radicales, on passe au chapitre qui attire peut-être le plus de curiosité, le fameux mouvement millérite (*The Millerites*), qui fit trembler bien des gens en 1843 et 1844, puisque son leader, William Miller, un fermier baptiste dont la soeur habitait à Outlet (Magog) et qui vint plusieurs fois dans les Cantons (1835, 1838, 1840), annonçait la fin du monde et le Second Avènement (*Second Advent*) pour 1843, puis 1844¹. Un disciple de Miller, Josiah Litch, fut celui qui répandit le plus cette bonne nouvelle (si on peut dire!) dans des *camp meetings* dans la région : le 26 juin 1842, il rassemblait 2 300 personnes à Hatley. Ce mouvement emporta plusieurs des sectes radicales américaines que nous venons de mentionner, notamment chez les méthodistes protestants et les baptistes de tendance Freewill. Les millérites eux-mêmes se transformeront en *Second Advent Conference* en 1845, avec leur centre à Waterloo. Miller reviendra dans les Cantons en 1845, 1846, 1848 (il mourra en 1849), mais ce culte ne s'y répandra guère. Contrairement à Fortin, Little explique le succès de ce mouvement par un prolongement du *revival* qu'on voit poindre au début des années 1840, à la suite de l'échec des rébellions de 1837-38. Comment, ici encore, ne pas entrevoir un parallèle avec le renouveau catholique des Bourget et Forbin-Janson exactement dans les mêmes années? Même s'il n'a pas réussi à s'implanter de manière durable dans la région, le millérisme y a eu un effet considérable. Mais, pour Little, il demeure avant tout un phénomène typiquement américain. Dans les Cantons-de-l'Est, le revivalisme s'est refroidi rapidement. Ce sont les méthodistes wesleyens et les anglicans qui en profiteront.

Ces deux confessions constituent les deux dernières parties. **Les méthodistes wesleyens** sont la confession qui, de loin, occupe le plus de place dans l'ouvrage. C'est là que Little fait appel au sens des nuances dans l'interprétation : appuyées sur une solide documentation, les analyses sont menées avec une extrême finesse. Les

wesleyens britanniques arrivent dans les Cantons-de-l'Est après la guerre de 1812; ils établissent des circuits rivaux de ceux des Américains à partir de 1817. Cette situation ne saurait durer : en 1821, les Américains s'entendent avec les Britanniques pour laisser le champ libre à ces derniers et se concentreront plutôt sur le Haut-Canada. Quatre stations (autre mot pour circuits) sont alors établies : Saint-Armand, Stanstead, Melbourne et Shefford. Little décrit l'organisation méthodiste (*class leaders, quarterly meetings, love feasts*); il constate que ce système convenait mieux aux zones bien peuplées de l'Angleterre qu'à la population clairsemée des Cantons-de-l'Est. Les missionnaires sont appuyés par la Wesleyan Missionary Society (WMS), qui choisit leur affectation et leur verse des émoluments, qu'ils trouvent trop bas (on s'écrit même des lettres pas très jolies...). Au début, les méthodistes se contentent de salles d'école pour leur culte; plus tard, ils construiront des chapelles, dont la WMS veut s'assurer de l'exclusivité pour son culte, ce qui ne plaît pas toujours aux habitants, habitués à un christianisme sans frontières. En somme, l'institutionnalisation progresse, mais des traits locaux demeurent.

Dans un deuxième chapitre sur ces wesleyens, Little tente de cerner les principaux événements qui les ont marqués. Entre 1820 et 1836, on assiste à un certain nombre de renouveaux (*revivals*), plus typiques des États-Unis. Ils sont parfois l'occasion de désordres : on comprend que ces bons ministres de Sa Majesté n'en voulaient pas trop! Ce revivalisme est plus important dans le circuit de Stanstead : ainsi on rassemble 1 000 personnes en 1824, il y a beaucoup de nouveaux membres et plusieurs personnes fortunées deviennent méthodistes. En 1838, les méthodistes se vanteront qu'aucun d'entre eux n'a participé à la rébellion du Canada. Il y a cependant eu des divisions et la principale conséquence de ces soulèvements a été de détourner l'attention vers la politique : la religion en a subi le contre-coup. Les chapelles sont occupées comme baraques, on ne fréquente plus les meetings religieux. Plusieurs libéraux quitteront la région : pour les wesleyens, la fin des années 1830 est une période difficile.

Que dire alors des années 1840? Elles amèneront encore plus de perturbations, notamment avec la montée du millérite. Le ministre de Saint-Armand passera même à la secte millérite. Les autres circuits, celui de Stanstead notamment, seront aussi fortement affectés. Il n'est que le circuit de New Ireland, dans la section nord-est de la région, qui paraît plus prospère et connaît un renouveau religieux qui n'a pas de lien avec le millérisme, qui ne s'est pas rendu là. Les effets du millérisme semblent bien terminés en 1848. Par ailleurs, le mouvement des *Sunday schools*, lancé par Thomas Osgood en 1818, progresse et

atteint un sommet de 38 écoles et 2 268 élèves en 1843. Notons qu'il est en rivalité avec celui des anglicans. Little conclut que l'adhésion au méthodisme wesleyen n'est pas ancrée fortement dans la région, notamment à cause de l'émigration. Le méthodisme de style américain (*New Connection*) continue d'avoir de l'attrait, entre autres parce que les missionnaires wesleyens étaient des Britanniques jusqu'au milieu du siècle. Comme l'écrivait l'un d'eux en 1841 à propos de ses ouailles du circuit de Stanstead : "As the people are principally from the United States, and have brought with them their republican peculiarities, *they are not and I fear will never be British Wesleyan Methodists.*" (221). En ce sens, le système méthodiste n'est pas pratiqué dans toute son intégrité, et les membres veulent un système et une société plus ouverts. Cependant, le fait même que des Américains se soient joints à cette Église montre bien qu'ils avaient emprunté une identité culturelle plus conservatrice.

Nous arrivons finalement aux **anglicans**, auxquels sont consacrés les deux derniers chapitres. Durant toute la période en question, les anglicans représentent la confession la plus nombreuse de la région. Mais l'analyse de son identité révèle des surprises. La Church of England reçoit l'appui financier du gouvernement, qui paie les salaires du clergé jusqu'en 1835. Par la suite, bien qu'on ait de la difficulté à instaurer le système des contributions volontaires (*the voluntary system*), Little conclut que le clergé anglican est assez bien payé. Une attention particulière est apportée aux églises. Les anglicans, surtout ceux de tendance *High Church*, tiennent à ce que le culte se déroule dans un lieu sacré et ne veulent pas partager ces lieux avec d'autres confessions. Les premières églises ressemblent aux *meeting houses* américains. Mais à partir de 1829, le style gothique se répand. Faut-il voir là une influence de la construction de l'église Notre-Dame à Montréal, qui a lieu au même moment? L'auteur analyse bien ces constructions et utilise judicieusement les belles photos reproduites en planches au centre de l'ouvrage.

Le dernier chapitre, qui s'occupe des pratiques religieuses, est l'un des plus instructifs. Déjà, dans un livre récent (*Anglicans and the Atlantic World*, McGill-Queen's, 2003), Richard Vaudry éclaire les tensions doctrinales qui traversaient l'anglicanisme dans le diocèse de Québec. Little considère que la région des Cantons-de-l'Est a été relativement préservée de ces débats. La question qu'il se pose ici est de savoir dans quelle mesure les fidèles de l'Église d'Angleterre respectaient les règles de cette Église. Un des grands défis des évêques était de gagner les dissidents (c'est ainsi qu'on peut, en somme, désigner les tenants des diverses confessions américaines) à leur Église. En même temps, on

voulait s'assurer de leur loyalisme. C'est une des raisons qui décida G. J. Mountain, le troisième évêque de Québec (1837-1863), à établir son institution de formation du clergé anglican, le Bishop's College, au centre de cette région, à Sherbrooke-Lennoxville, plutôt qu'à Trois-Rivières. La grande révélation du chapitre est que les fidèles qui se réclament de l'anglicanisme ne se conforment pas forcément aux rites de l'Église. Plusieurs ne sont pas baptisés, le nombre de communiant est faible. Plusieurs rituels sont négligés, tels que le choix de parrains et marraines et le *churching* (le fait qu'une mère se présente à l'église après la naissance d'un enfant). De plus, les colons tiennent à l'inter-confessionnalité (pour les *Sunday schools* ou les cimetières, par exemple). Souvent, c'est par souci de ne pas adopter des traditions qui ressemblent au catholicisme que ces anciens puritains se tiennent à l'écart de ces rites. En somme, dit Little, "the majority of those who claimed to be Anglicans actually did not conform to the Church's most basic regulations." (262)

Pour conclure, Little appelle à des études de micro-histoire pour confirmer ou nuancer ses hypothèses. La toile de fond qu'il a fournie constitue certainement un solide point de départ. Le tableau d'ensemble présenté ici est complet et parvient tout à fait à convaincre les lecteurs. Le sens des nuances de l'auteur est remarquable et l'ensemble des sources dépouillées et des études utilisées donne une grande force à ses conclusions. En somme, dans les Cantons-de-l'Est, les efforts des anglicans et des méthodistes wesleyens, appuyés financièrement par leurs sociétés missionnaires britanniques, ont comblé le vide laissé par l'inaction des sociétés missionnaires américaines. Le mouvement millérite a été la contestation la plus sérieuse à l'hégémonie religieuse britannique, mais il a surtout affecté les baptistes et les méthodistes, renforçant ainsi les anglicans. On assiste donc, dans cette compétition pour les âmes, à une victoire de l'anglicanisme, qu'il faut cependant tempérer, en ce sens que les colons ont tout de même conservé, dans leurs pratiques, des traits de leur religion américaine. Un maître-livre, vous disais-je...

NOTES

- 1 Denis Fortin vient de publier sa thèse de doctorat sur ce sujet (*Adventism in Quebec*, Berrien Springs, Michigan, 2004).